



Le Guellec Jacques : Né le 12-03-1913 à Peumerit ; 1938, prêtre, professeur à Bon-Secours, Brest ; 1941, professeur à Aurillac puis Clermont-Ferrand ; 1945, professeur à Saint-Pol ; 1949, professeur à Bon-Secours, Brest ; 1954, aumônier à Saint-Joseph, Landerneau ; 1955, recteur de Tréméoc ; 1959, recteur de Bénodet ; 1970, recteur de Locronan ; 1974, recteur de Pouldergat ; 1984, se retire à l'hôtel-Dieu de Pont-l'Abbé ; décédé le 3-11-1985.

Étude : *Quimper et Léon*, 1985 p. 493-494.



Homélie de M. l'abbé Joseph Guellec aux obsèques de Jacques le 5 novembre, à Peumerit

Notre frère Jacques est arrivé au terme de sa vie, de son labeur, de ses souffrances. Il a rejoint ses frères et sœur, Jean-Marie, Marie Jos, Pierre. Laurent dans l'éternité dont Jésus nous parle dans l'Évangile de la messe de la Toussaint. « Réjouissez-vous, soyez dans l'allégresse, car votre récompense sera grande dans les cieux ».

Jacques, décédé dimanche matin, célébrait sa dernière messe le jour de la Toussaint et le samedi soir, après avoir prié avec ceux qui s'étaient rassemblés autour de lui, il murmura une dernière prière, celle du Christ pantelant sur la croix, et laissant s'écouler par ses plaies sa vie humaine « In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum » — « Entre tes mains, Seigneur, je remets mon esprit ».

Nul ne connaît le mystère du Jugement de Dieu, mais nous savons qu'il est un Père infiniment bon, vers lequel son fils Jésus-Christ nous a dit de nous avancer avec confiance, en le suivant lui-même, jusqu'à la croix.

Les différentes étapes de la vie de l'abbé Jacques Le Guellec nous ont été retracées par Monsieur le Vicaire général. Je n'ai pas l'intention de les reprendre. Je dirai simplement comment il m'apparaissait dans sa vie, son action, son comportement, et sa parole, sans prétendre pénétrer son secret, car il préservait soigneusement sa vie intime, sa vie intérieure.

A le voir vivre, nous pouvions affirmer qu'il avait été comblé de dons divers. En amateur, il s'est exercé au dessin, à la peinture, à la sculpture, exercices souvent humoristiques, mais aussi poétiques lorsqu'il gravait sur le bois des vers grecs sublimes du Tragique Eschyle.

Sa culture était évidente, il n'avait pas laissé ses talents improductifs, il les avait fait fructifier; sa curiosité intellectuelle s'orientait aisément dans toutes les directions. Il n'en faisait pas étalage, c'eût été de mauvais goût, il ne s'en prévalait pas, car il savait que sa vocation n'était pas d'éclabousser, mais de s'adapter, pour transmettre une parole qui n'était pas la sienne, mais celle de Dieu.

Il convient cependant de dire qu'il savait s'adresser avec déférence et aisance aux plus grands, traiter d'égal à égal avec les intellectuels et les universitaires dont il aimait la conversation et appréciait

l'amitié, traiter d'égal à égal aussi, et non comme un maître suffisant avec des subalternes, avec ceux que l'on appelle les humbles, et ce terme dans l'évangile est un éloge : les paysans chez qui il retrouvait ses origines et des attitudes familières, les artisans, les ouvriers, tous les travailleurs manuels dont il appréciait le travail en connaisseur, puisqu'il était lui-même « eun den doarnet » : cet intellectuel avait un tempérament de bâtisseur de cathédrale. Il était de plain-pied avec tous les habitants des bourgs qui savaient que sa conversation pouvait être caustique.

Je ne veux pas faire le panégyrique de mon frère. Je rappelle ce que j'ai vu et entendu, et je reconnais que son caractère, à l'occasion, était aussi vif que son esprit.

Comment dire ce que fut sa vie de prêtre? C'est bien difficile et ce n'est peut-être pas souhaitable, certainement lui ne l'aurait pas souhaité.

Il ne faisait pas de confidences. Son enseignement était fondé sur une science théologique qu'il ne cessa jamais d'élargir et d'approfondir, même durant sa maladie. Cette connaissance, maîtrisée comme on dit aujourd'hui, lui permettait d'exprimer avec clarté et simplicité une doctrine qui ne cherchait pas à être au goût changeant de brèves époques, et ne cherchait pas non plus le succès facile.

Exigeant pour lui-même, jusqu'à l'austérité, il pouvait être exigeant pour les autres, par respect pour eux et pour sa vocation.

Il ne travaillait pas pour qu'on lui témoigne la reconnaissance et si la reconnaissance arrivait, il l'acceptait avec joie et sans fausse modestie.

Ses paroissiens, mieux que moi, pourraient dire le prêtre sans concession mais attentif aux démunis, aux malades et ceux qui étaient dans la peine qu'il fut au milieu d'eux.

Les paroissiens de Pouldergat ont voulu lui exprimer leur attachement, — l'affection serait un terme plus juste — au cours d'un répit de sa maladie. Ils ont organisé pour lui un dimanche de fête. Je puis leur dire que le souvenir qu'il en conserva lui fut un soutien inestimable dans ses souffrances physiques et morales. Soyez-en, encore une fois, remerciés.

Je terminerai par une citation, la définition qu'un jour un évêque donna de notre frère aîné, Jean-Marie: « Il travaille dans la vérité et se repose dans le paradoxe ». Jacques l'avait retenue parce qu'elle lui paraissait belle et juste. Il me la rapporta et je l'ai retenue parce qu'il me semblait qu'elle s'appliquait à lui-même autant qu'à Jean-Marie dont il différait pourtant sur bien des points.

Que le Dieu d'infinie bonté lui donne maintenant de reposer dans la lumière et la vérité qu'il a recherchées avec constance et passion durant sa vie terrestre.

*Quimper et Léon*, 1985, p. 493.